



HAL
open science

Repenser nos relations et nos expériences de nature pour transformer nos sociétés

Anne-Caroline Prévot

► **To cite this version:**

Anne-Caroline Prévot. Repenser nos relations et nos expériences de nature pour transformer nos sociétés. Jean-Denis Vigne; Bruno David. La Terre, le vivant, les humains. Petites et grandes découvertes de l'histoire naturelle, Editions la Découverte; Editions du Muséum national d'histoire naturelle, pp.376-377, 2022, 978-2-348-07565-0. mnhn-04249397

HAL Id: mnhn-04249397

<https://mnhn.hal.science/mnhn-04249397>

Submitted on 20 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Repenser nos relations et nos expériences de nature pour transformer nos sociétés

Anne-Caroline Prévot

Dans son rapport de 2019, l'IPBES (le GIEC de la biodiversité) affirme qu'aucun des objectifs de soutenabilité adoptés par les Nations unies ne sera atteint sans des « changements transformatifs profonds de nos modèles économiques, sociaux, politiques et technologiques », incluant des transformations individuelles et collectives de nos modes de pensée. Il s'agit pour nous de réfléchir à notre vision de ce qu'est une bonne qualité de vie et d'imaginer comment remettre au cœur de nos valeurs la nature et la biodiversité.

Les recherches que je mène actuellement avec mes étudiants, étudiantes et collègues cherchent à comprendre pourquoi et comment la nature est importante pour nous, à explorer les changements récents de nos expériences et interactions avec elle (en intégrant les expériences négatives) et à proposer des balises pour remettre celle-ci dans notre socle culturel commun. J'emploie le terme de nature comme synonyme de biodiversité, c'est-à-dire l'ensemble des êtres vivants, qui vivent en interactions permanentes les uns avec les autres dans des assemblages très dynamiques dans l'espace et dans le temps. Elle n'a besoin des humains ni comme tuteurs, ni comme gestionnaires, ni comme censeurs. Mais nous, humains, nous avons besoin d'elle pour vivre.

Pourtant, nos sociétés occidentales se sont construites sur l'idée d'une séparation entre les humains et la nature. Dans son ouvrage *De la nature. Pour penser l'écologie*, paru en 2002, le penseur Serge Moscovici qualifiait le désenchantement du monde comme une séparation entre une société vécue (nos vies privées) pleine de couleurs et une société conçue (nos vies publiques) terne, rationnelle et froide. Michel Serres ne disait pas autre chose dans *Le Contrat naturel*, paru en 1990 : « Au moment même où physiquement nous agissons pour la première fois sur la Terre globale, et qu'elle réagit sans doute sur l'humanité globale, tragiquement nous la négligeons. » Dans *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, le directeur du centre de conditionnement des bébés explique pourquoi les enfants sont incités à détester la nature : « Si l'on fait en sorte que les enfants se mettent à hurler à la vue d'une rose, c'est pour des raisons de haute politique économique. (...) Les primevères et les paysages ont un défaut grave : ils sont gratuits. L'amour de la nature ne fournit de travail à nulle usine. » Nous étions en 1931, c'était de la science-fiction. Plus proche de nous, en 1993, le lépidoptériste et écrivain américain Robert Pyle regrettait l'apathie de ses concitoyens envers les enjeux écologiques, apathie liée à ce qu'il appelait une *extinction de l'expérience de la nature* : « D'une certaine manière, l'histoire naturelle n'a jamais été aussi populaire ; pourtant peu sont ceux qui organisent leur vie autour de la nature ou qui se laissent profondément émouvoir par elle. »

De nombreux travaux en psychologie du développement suggèrent que chaque personne se construit en intégrant durant son enfance toutes les expériences vécues dans un

ensemble cohérent de savoirs, de croyances et d'émotions qui se stabilise au début de l'âge adulte et qui sert ensuite de référentiel. Si on poursuit l'hypothèse de Robert Pyle, l'hypothèse de l'*extinction de l'expérience de nature* postule que les modifications des modes de vie des sociétés modernes (l'urbanisation croissante, la disparition des espaces de nature non totalement maîtrisée, auxquels j'ajouterais la diminution de l'intérêt pour ces espaces) ont pour conséquence de diminuer la place de la nature et des expériences vécues avec elle dans les socles de références des générations successives d'adultes. Selon cette hypothèse, un cercle vicieux s'est formé, qui nous entraîne vers de moins en moins de nature autour de nous.

Cette séparation des humains de la nature se retrouve dans la façon dont nous la décrivons. Plusieurs études vont dans le même sens, pour dire que les façons de parler de la nature ou de la représenter ont changé depuis les années 1950. Une équipe de recherche australienne a montré une diminution avec les années de la place de la nature (au sens de paysage avec de la végétation) dans les dessins des livres pour enfants au profit de paysages bâtis et urbains. C'est une constante que l'on retrouve dans les livres pour enfants canadiens. J'ai moi-même étudié la place du végétal dans les décors des scènes d'extérieur des longs-métrages d'animation de Disney produits entre 1937 et 2010. J'ai montré que les dessins des paysages extérieurs avaient tendance à perdre leur végétation avec les années (plus précisément, certains films récents n'intègrent plus du tout de nature dans leurs décors extérieurs).

Il semblerait que les représentations mentales de ce que sont les paysages extérieurs intègrent de moins en moins de nature chez les générations successives de dessinateurs et dessinatrices de livres pour enfants (ou de dessins animés) en Amérique de Nord et en Australie depuis les années 1940. Mais le fait que la nature soit moins présente dans ces œuvres ne veut pas dire que l'écologie est oubliée. L'équipe australienne a souligné que les messages pro-environnement étaient de plus en plus présents dans les livres qu'ils ont étudiés ; il en est sûrement de même pour les dessins animés de Walt Disney. Il s'agit ici de distinguer les messages explicites, qui s'adressent à une partie de notre système cognitif, des messages implicites (souvent même à l'insu de leurs propres auteurs) reçus par d'autres parties de notre cerveau.

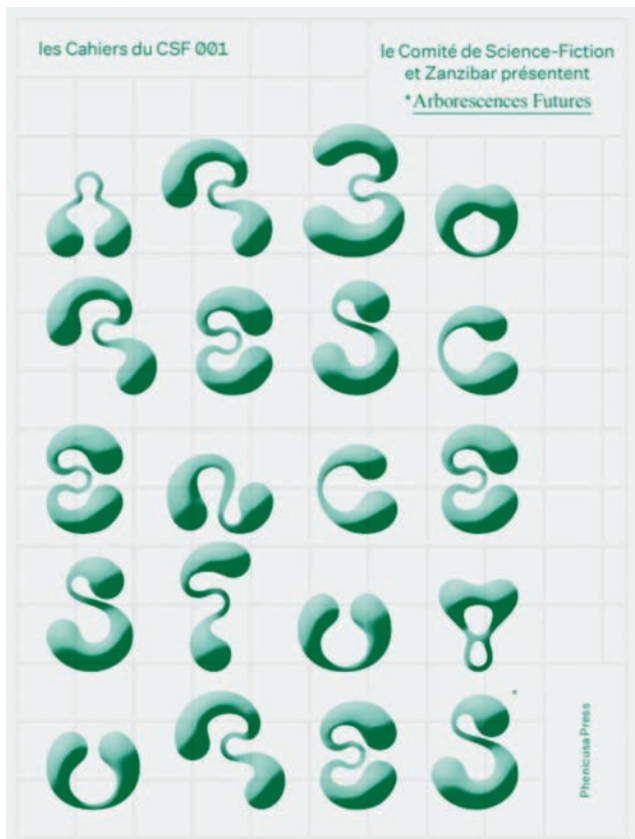
Une étude récente indique une tendance similaire avec le vocabulaire employé pour parler de la nature. Les deux chercheurs américains Selin et Pelin Kesebir ont quantifié la place relative occupée par 160 mots communs pour désigner la nature ordinaire dans un échantillon de romans, de films et de chansons populaires en langue anglaise (depuis les années 1900 pour les romans, 1930 pour les films et 1950 pour les chansons). Nous entendons ici des mots aussi courants que des noms d'arbres (magnolia, noisetier, séquoia), de plantes (anémone, rose, tournesol, thym), d'oiseaux (avocette, héron, pic, fauvette) ou des mots génériques désignant la nature (oiseau, fleur, arc-en-ciel, tempête, friche). Ils montrent dans tous ces cas de figure une diminution nette de la place de ces mots, au profit, pour ce qui concerne les romans, de mots désignant des créations humaines (chaise, table, lit, pont, maison).

Il serait intéressant de faire une étude similaire sur des produits culturels en langue française, je ne serais pas surprise d'y trouver la même chose. D'ailleurs, prenons un peu garde à ce que nous sommes capables de décrire comme nature autour

de nous. Avons-nous juste, en ville, l'impression de croiser des oiseaux (plus ou moins gros et plus ou moins gênants) ou de côtoyer des corneilles, des merles, des étourneaux, rouges-gorges, mésanges bleues et charbonnières, pigeons bisets et ramiers, goélands et mouettes rieuses ?

Des idées pour remettre la nature au cœur de notre socle culturel commun

Une première piste est de retrouver des occasions d'entrer en expérience de nature. Il faut d'abord pouvoir y accéder facilement. Depuis les années 1970, des recherches sur le sujet le montrent, les espaces les plus propices pour l'imagination, l'apprentissage et le développement des enfants sont des endroits de nature non gérés, dans lesquels ils peuvent jouer librement et sans contrainte (anciens terrains vagues, mais aussi un petit bosquet où grimper dans les arbres et se cacher, un terrain en pente où faire des glissades, un petit bout d'herbe non tondue où attraper des insectes). Ce sont tous ces interstices que les aménageurs urbains traquent et éliminent sous couvert de sécurité et de propreté. Sommes-nous donc prêts, en tant qu'individus, à demander et à accepter des espaces de nature moins contrôlés, à changer notre regard sur ce qui est acceptable comme paysage pour nous et pour nos enfants ?



Arborescences futures, couverture du n° 1 des Cahiers du CSF (Comité de science-fiction), printemps 2018. Travaux menés par le collectif Zanzibar avec une poignée d'étudiants du CSF. Phenicusa Press, Bordeaux et Bruxelles.

Une seconde piste est de redonner de l'importance à la nature dans ce qui nous fait sens à titre personnel. Quelle place lui réservons-nous dans la hiérarchie de nos valeurs et de nos priorités ? Acceptons-nous de « perdre » notre temps à porter attention au vivant, d'être curieux ou curieuse ? À laisser plus de place à nos émotions dans nos vies ? Alors voilà un petit défi pour commencer : prenons cinq minutes chaque jour pour entrer en expérience de nature, pour mettre nos sens à l'écoute du vivant non humain autour de nous. Autre piste encore, faire appel à l'art et à la fiction pour remettre la nature dans nos imaginaires collectifs. L'art, pour sa capacité à relier sphère privée et sphère publique, émotions et raison, tout en respectant la diversité des artistes, des œuvres et des publics. La fiction pour nous aider à imaginer de nouveaux futurs. Las, force est de constater que les univers des blockbusters américains de science-fiction n'intègrent pas (encore ?) beaucoup de nature accessible pour les humains, celle-ci restant l'apanage des sociétés extraterrestres que les humains ont du mal à rejoindre. À nous de décider de donner la priorité à la création artistique pour inventer des mondes qui intègrent la nature. C'est un des enjeux du Comité de science-fiction (CSF), que je coordonne scientifiquement depuis quatre ans. Dans ce cadre, un groupe d'étudiants et d'étudiantes se réunit chaque année autour de chercheurs et d'artistes pour inventer des mondes de post-transition et les décrire au travers de créations artistiques.

Je fais le pari que reprendre contact avec la nature qui nous entoure nous aidera à reconstruire un commun social et à inventer de nouveaux chemins pour des futurs soutenables. Alors, soyons curieux et curieuses de cette nature qui nous entoure. Retrouvons les histoires naturelles qui font sens pour nous. Osons, tous et toutes, à notre niveau et avec nos envies, nos responsabilités, nos contextes de vie. Expérimentons des choses, trompons-nous, recommençons. Inventons des moyens de nous en parler. Nous ne savons pas où cela va nous mener, mais nous aurons d'autant plus de plaisir à suivre ces chemins que nous les aurons balisés et que nous les vivrons pleinement.

Références

- Prévot, Anne-Caroline, *La Nature à l'œil nu*, illustrations de Bérénice Milon, Éditions du CNRS, Paris, 2021.
- Fleury, Cynthia, Prévot, Anne-Caroline (dir.), *Le Souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*, Éditions du CNRS, Paris, 2017.
- Voir en ligne : Le Comité de science-fiction (CSF). Un projet participatif pour imaginer la transition écologique.